

Orange Sophie. *L'autre enseignement supérieur. Le BTS et la gestion des aspirations scolaires*

Paris : PUF, 2013, 228 p.

Jean-Yves Seguy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4273>

DOI : 10.4000/rfp.4273

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 130-132

ISBN : 978-2-84788-521-7

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Jean-Yves Seguy, « Orange Sophie. *L'autre enseignement supérieur. Le BTS et la gestion des aspirations scolaires* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 184 | 2013, mis en ligne le 22 avril 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4273>

l'objet-manuel à refléter davantage les réalités de la société actuelle afin d'agir sur celle-ci »...

D'autres contributions soulignent de plus qu'il n'est pas suffisant de présenter des contenus différents aux élèves, dès lors que tout contenu requiert une interprétation : la sensibilisation et l'intervention des enseignants sont donc impératives, quels que soient les contenus (programmes, manuels, albums). L'élève ou le jeune interprète aussi, et l'exemple des jeux vidéo illustre cette part de jeu : si de prime abord on peut dénoncer le sexisme qui marque nombre d'entre eux, il convient de distinguer soigneusement ce que propose l'ordinateur et ce qu'en fait le joueur...

Autre domaine dont on imagine aisément qu'il est « genré » voire marqué par un certain sexisme, l'EPS, à laquelle plusieurs textes sont consacrés. Cette discipline est dominée par le modèle de la performance physique – connotée masculine – et bien souvent les enseignants eux-mêmes y adhèrent plus ou moins implicitement. Et toute évolution va être difficile. Pourtant, la portée de changements pédagogiques apparemment mineurs n'est pas nulle, comme le montre un texte illustrant les modulations qu'introduit l'habillage d'un exercice, à savoir le fait de présenter un enchaînement libre comme une activité artistique ou un exercice de combattant (on pense aux travaux à présent classiques consistant à présenter aux élèves un exercice comme de la géométrie ou du dessin, présentations qui débouchent sur des écarts de réussite entre filles et garçons bien différents). Mais il reste difficile de faire évoluer à la fois les pratiques et les comportements des élèves dans ce domaine très « chargé » pour plusieurs types de raisons. D'abord parce que dans cette discipline comme dans d'autres, les enseignants craignent de fait les débordements des garçons et ont donc tendance à adapter ce qu'ils proposent aux préférences de ces derniers. Par ailleurs, les enseignants eux-mêmes partagent les stéréotypes qui ont cours : en EPS, leur conception de la danse – et ce qu'ils attendent des élèves en ce domaine – est différente pour les filles et pour les garçons, ce qui exerce un impact sur l'évaluation qu'ils font de leurs réalisations ; dans ce domaine, cela produit une double contrainte chez les filles, dont on attend qu'elles soient expressives tout en étant performantes sur le plan sportif...

Au total, il s'agit sans conteste d'un livre engagé, qui milite pour la déconstruction des stéréotypes, sans se cacher qu'il s'agit là d'un objectif difficile mais qui est considéré comme faisant partie intégrante du travail des enseignants. Peut-être pourra-t-on regretter qu'il soit considéré implicitement comme évident que cet objectif fait l'objet d'un accord unanime !

Marie Duru-Bellat

Sciences Po, Observatoire sociologique du changement et IREDU

ORANGE Sophie. *L'autre enseignement supérieur. Le BTS et la gestion des aspirations scolaires*. Paris : PUF, 2013, 228 p.

Les recherches sur la réussite universitaire ou sur les conditions d'entrée et d'adaptation en première année de licence se sont beaucoup développées depuis quelques années. Les travaux portant sur le public spécifique des sections de technicien supérieur (STS) en revanche étaient jusqu'alors quasi inexistantes. L'ouvrage de Sophie Orange vient à point nommé pour combler ce manque. Gageons que cette recherche fera date, et qu'il sera désormais impossible de mener des investigations sur cette filière particulière de l'enseignement supérieur sans faire référence à cet imposant travail.

Cet ouvrage est issu d'un travail de thèse dirigé conjointement par Stéphane Beaud et Gilles Moreau. Il s'agit pour S. Orange d'interroger l'existence, les fondements et les modes de fonctionnement des STS, afin de mieux comprendre la manière dont leurs élèves évoluent tout au long de leur passage dans ces formations. L'auteur souhaite ainsi poser les bases d'une sociologie des aspirations scolaires. Les STS, fort peu étudiées, ont souvent été associées à leur faux jumeau : les Instituts universitaires de technologie (IUT). L'ouvrage montre que les populations de ces deux formations de niveau bac + 2 sont radicalement différentes, tant sur le plan de leur origine que sur celui de leurs aspirations et de leur manière de s'approprier la formation dans laquelle elles évoluent. Pour montrer la particularité de la population des STS, S. Orange propose de les considérer comme des « formations sélectives de masse ». Cet oxymore résume toute l'ambiguïté de cette filière relevant de l'enseignement supérieur sans bénéficier de la même reconnaissance que les autres formations de ce niveau, sélective à l'entrée comme les classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE) et les IUT, mais accueillant un plus grand nombre d'étudiants (19,4 % des bacheliers en 2010, contre 8,4 % pour les IUT et 7,5 % pour les CPGE).

S. Orange se propose d'étudier la manière dont les étudiants traversent les STS. Elle analyse les facteurs qui conduisent les élèves de terminale à poser leur candidature pour ces classes, puis s'intéresse à la manière dont ils construisent leur parcours d'étudiant au sein de cette institution et considère enfin leur mode de sortie, en examinant en particulier la place qu'occupent la poursuite d'étude et l'insertion professionnelle directe dans l'après STS. Pour ce faire, elle met en place pendant trois ans un suivi de cohorte portant sur 900 étudiants : quatre passations de questionnaires complétées par une série d'entretiens. La base de données est exploitée de trois manières : une analyse diachronique, une analyse en coupe permettant de repérer les pratiques et les représentations à un moment

donné et enfin un examen d'itinéraires individuels mené dans une perspective plus qualitative. Cette richesse et cette diversité des méthodes permettent d'appréhender de manière fine aussi bien des mécanismes généraux de choix que des processus individuels complexes. La méthode permet en outre d'éviter un écueil important, celui des reconstructions auxquelles les sujets interrogés se livrent nécessairement. En repérant les aspirations et perspectives des étudiants dès leur arrivée en STS, il est possible de saisir des évolutions infimes et, partant, de considérer le jeu des références familiales, du groupe de pairs, des attentes perçues, qu'une étude rétrospective aurait sans doute laissé de côté.

Dans la première partie, « L'enseignement supérieur des autres », S. Orange montre clairement, en empruntant un détour historique, que, dès leur création en 1959, les STS apparaissent comme des formations hybrides à la frontière de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. Elles entrent en concurrence avec les IUT à partir de 1966, mais sont appelées très rapidement à s'en démarquer par le double jeu de la « banalisation et de l'ouverture », là où les IUT sont présentés comme s'inscrivant dans la voie de la « rareté et de l'élitisme » (p. 22). Ce processus est particulièrement intéressant car, comme le précise S. Orange dans l'introduction, l'étude des populations fréquentant les STS nous donne à comprendre certains aspects du mouvement de démocratisation de l'enseignement qui s'opère dans la deuxième moitié du xx^e siècle. La banalisation a ainsi « contribué à la création d'une nouvelle population étudiante et a participé à l'instillation de l'idée d'enseignement supérieur chez des élèves qui ne l'envisageaient pas jusqu'alors » (p. 27). Cette situation permet ainsi à des bacheliers d'origine populaire de s'emparer de la norme scolaire des poursuites d'études. Les cartes ne sont cependant redistribuées que de manière partielle. S. Orange montre en effet qu'alors qu'une majorité de bacheliers articulent leurs vœux entre IUT, CPGE, première année de licence, les bacheliers envisageant une STS ne considèrent souvent que cette voie de formation. Ces données accréditent l'idée d'« un marché segmenté qu'un grand nombre d'étudiants n'appréhendent que par morceaux » (p. 38). L'enseignement supérieur apparaît ainsi comme se donnant à voir de manière partielle pour certains élèves de terminale. Il y a un principe de conformité, d'« ordinarité » comme le mentionne l'auteur, qui rend le choix d'une STS quasiment « naturel » pour certains étudiants de milieu populaire, mettant ainsi en cause le principe d'une offre ouverte d'orientation dans l'enseignement supérieur.

La deuxième partie, « Un petit supérieur », montre comment s'opère le processus de sélection et la manière dont les profils sont ensuite façonnés pendant les deux ans de

formation. La concurrence d'autres formations sélectives (CPGE et IUT) conduit les équipes enseignantes à valoriser des dossiers d'élèves « maison » (qui avaient suivi leur scolarité secondaire dans l'établissement accueillant la STS demandée), d'élèves modestes, appliqués et impliqués pour lesquels la formation apparaît comme une fin et non comme le moyen d'une poursuite d'études à plus long terme. S. Orange montre en outre qu'en première année, les enseignants s'appliquent à mettre en œuvre une forme de « recadrage » incitant les élèves à se dégager de la logique du métier d'étudiant auquel ils auraient pu prétendre. L'ouvrage permet de mettre en évidence un double processus convergent conduisant les étudiants à une forme de « remise de soi » à l'institution, les enseignants encourageant en retour ces comportements, s'engageant même jusqu'à une forme de confiscation de l'autonomie.

La troisième partie, « La gestion des aspirations », permet de repérer la manière dont les étudiants se projettent dans l'après STS. Elle est particulièrement intéressante, montrant encore plus nettement l'ambiguïté de cette formation qui génère de l'échec, des formes de désaffiliations, mais aussi des effets de réassurance scolaire. Cette expression de réassurance scolaire trouve sans doute son aboutissement dans un fait que S. Orange met bien en évidence, celui d'un taux de conversion non négligeable d'étudiants qui, en entrant en STS, envisageaient d'arrêter leur scolarité au terme de leurs deux années de formation et qui, insérés dans « une configuration collective qui induit le renforcement des aspirations » (p. 125), bénéficiant du soutien de la classe et des professeurs, envisagent une poursuite d'étude. S. Orange analyse précisément ces mécanismes au moyen d'une analyse factorielle des correspondances. Les rigidités académiques rappellent toutefois violemment à l'ordre certains, qui ne peuvent pas mettre en œuvre leur projet de poursuite d'études pour des raisons analysées précisément par l'auteur. L'analyse du paradoxe de la situation des STS se poursuit ainsi avec la présentation du double jeu d'une formation tout à la fois « espace de réassurance » et « lieu d'un rappel des limites inhérentes aux positions sociales professionnelles futures de ces étudiants » (p. 149).

La dernière partie, « Les petites mobilités scolaires », prolonge l'analyse en montrant comment les étudiants de STS gèrent la confrontation entre les configurations amicales et sociales de leur milieu d'origine et la trame étudiante à laquelle ils sont supposés se soumettre. Cette partie est également l'occasion d'une approche complémentaire des trajectoires individuelles inscrites dans des trajectoires familiales complexes.

Si l'on excepte quelques infimes réserves sans aucun doute liées au format de l'ouvrage qui ne permettait pas de

développer certaines analyses, en particulier celles relatives aux éventuelles différences entre STS du secteur de la production et des services, ce travail apparaîtra particulièrement intéressant pour deux raisons au moins. Il permet en premier lieu de confirmer certaines idées qui jusqu'alors relevaient plutôt de l'intuition : la position ambiguë des STS, entre enseignement secondaire et enseignement supérieur, les processus de choix implicitement contraints du fait des origines sociales et scolaires des élèves. Il ouvre en second lieu sur des résultats qui apparaissent, de l'avis même de l'auteur, assez inattendus. Évoquons en particulier l'élévation des ambitions scolaires des étudiants de STS, en particulier dans les établissements installés en milieu rural. « Le caractère fortement intégrateur de ces formations, plutôt que de peser lourdement sur les destins, soutient plutôt les scolarités et les encourage » (p. 188). Autre idée reçue que l'ouvrage remet en cause, la tendance à l'assimilation entre STS et IUT. Cet amalgame ne résiste pas à l'analyse de la sociologue, qui montre que ce rapprochement contribue à jeter un regard faussé sur les spécificités de ces deux types de filières.

Un ouvrage particulièrement précieux donc, pour les chercheurs, les praticiens... et les décideurs qui sont indirectement interpellés en conclusion, lorsqu'est évoquée la volonté, pour faire face à l'échec à l'université, d'aiguiller préférentiellement les bacheliers technologiques et professionnels vers les STS, renforçant sans doute ainsi la définition d'un positionnement particulier de cette filière de formation.

Jean-Yves Seguy

Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, EA Éducation,
Cultures, Politiques

PEYRONIE Henri. *Le mouvement Freinet : du fondateur charismatique à l'intellectuel collectif. Regards socio-historiques sur une alternative éducative et pédagogique.* Caen : Presses universitaires de Caen, 2013, 252 p.

Tous les enseignants connaissent, de près ou de loin, le nom de Célestin Freinet ; et chacun a une idée, plus ou moins précise, de la « méthode » pédagogique associée à ce nom. En revanche, on connaît assez peu l'association, l'infrastructure militante qui a diffusé et maintenu depuis plus d'un demi-siècle la dite méthode dans le présent et peut-être même dans l'actualité des réflexions et des pratiques de classe, en France et dans de nombreux autres pays (au niveau de l'enseignement primaire surtout). C'est ce *Mouvement Freinet* – d'après l'un de ses intitulés les

plus courants –, ou Institut coopératif de l'école moderne (ICEM) d'après son intitulé officiel, qui fait l'objet du livre d'Henri Peyronie. Ces dernières années, quelques ouvrages, de provenance militante en général, avaient certes donné des informations intéressantes, quoique partielles, sur ce Mouvement, ou sur quelques-unes de ses personnalités significatives (comme un ouvrage consacré à Pierre Guérin, publié en 2008). Disons que les études rassemblées par H. Peyronie dans ce volume rouvrent le dossier, essentiellement par le biais du groupe Freinet du Calvados et plus largement des instituteurs et institutrices qui ont gravité, pour diverses raisons, autour de ce groupe. L'auteur traite le sujet sans se départir de la vigilance de l'historien et des scrupules du sociologue, mais aussi avec à la fois le regard du sympathisant, collaborateur régulier en l'occurrence, et les catégories objectives du chercheur, ce qui lui permet de saisir une réalité complexe – sociale, culturelle et professionnelle notamment.

Deux questions principales sont abordées dans ce livre. D'abord celle de la constitution et des caractéristiques du Mouvement Freinet, question qui ne peut éviter l'analyse des évolutions intervenues après la mort de Freinet, son fondateur. Ensuite, la seconde partie s'intéresse à l'activité et au fonctionnement, donc aux modalités et aux finalités de l'organisation militante, ce qui engage une interrogation sur ses effets sensibles, c'est-à-dire concrètement sur ses résultats.

Si le Mouvement Freinet est le produit d'une histoire ouverte par Freinet lui-même, celui-ci (« fondateur charismatique » plutôt que père fondateur, souligne H. Peyronie) n'a pas légué un profil unique de l'instituteur qui se réclame de son œuvre et qui pratique l'enseignement conformément à ses prescriptions. Entre les années 1950 et les années 1990, auxquelles se consacre plus précisément H. Peyronie, changent en effet les contextes extérieurs et intérieurs. À l'intérieur se joue la coexistence, pour ne pas dire la divergence, entre les options « freinetistes » d'origine et le courant de la « pédagogie institutionnelle » initiée par Raymond Fonvielle et Fernand Oury (sur le fond commun de l'idéal coopératif). Vers l'extérieur, l'adhésion ou la proximité avec le Parti communiste de l'après-guerre et des années 1950 laisse place, dans les années 1960 et 1970, à une sensibilité aux thèmes libertaires et anti autoritaires, puis, après l'arrivée au pouvoir des socialistes en 1981, à une approbation de l'action rénovatrice engagée ou souhaitée par les nouvelles autorités de l'Éducation nationale. Cela étant, le choix de la pédagogie Freinet et l'engagement professionnel et militant que ce choix implique gardent dans tous les cas une portée critique vis-à-vis de l'institution scolaire existante. Ceci explique pourquoi à de telles décisions sont associées des postures singulières, identifiables par le tout-venant